

Philippe Madec

# **La Théorie du Vivant**

*un nouveau paradigme*

Contribution au colloque *Cités à venir* organisé par la ville de  
RENNES, les 15 et 16 novembre 1999.

La partie "*L'émergence du vivant*" est le résumé de "*La  
Conférence de Lille*" donnée le 19 février 1998. Il y est fait  
le point des nouvelles conditions culturelles dans lesquelles  
nous œuvrons aujourd'hui.

Le texte intégral de "*La Conférence de Lille*" est accessible  
en ligne sur <http://madec.net/newarticles3/conf04.html>

Le texte intégral de "*La théorie du Vivant*" sera aussi  
disponible sur <http://madec.net>

Mesdames, Messieurs,

Il existe un fossé entre la culture dite “ savante ” des architectes et la culture dite “ populaire ” de tout-un-chacun — et ce fossé est une calamité à laquelle nous sommes confrontés tous les jours. Lorsque François Barré lançait, il y a deux ans, la conception du film “ *Habitant* ” (1), nous sommes partis d'un autre constat, plus favorable : il existe une culture partagée entre la société et les "spécialistes" de l'établissement humain. C'est la culture de l'habiter, la culture de cet être-au-monde-ensemble qui met l'habitant sur un pied d'égalité avec le politique et le concepteur qui sont, eux aussi, des habitants. Dans les réponses des *Rennais* aux questions sur la “ Cité à venir ”, j'ai retrouvé les paroles, les envies, les regrets, les attentes que nous avons tous ensemble face à demain.

Il nous est demandé, devant vous, d'envisager, en tant que professionnels, la ville à venir. Mais l'architecte n'est pas un auteur de science-fiction et je ne me risquerai pas à prédire — malgré le thème de cette table ronde — les territoires et les formes des "Cités à venir". Nos pères l'ont fait, nous en vivons quelques conséquences, heureuses et malheureuses. “ Au futur, donc maintenant ” (2) écrit le philosophe Jacques Derrida, puisque le futur n'existe pas en tant que futur et qu'il n'existe qu'en tant que possibilité. Possibilité quotidienne pour chacun, dont l'architecture et la ville sont les bases principales.

Il est inutile d'entrer dans la prédiction pour annoncer des changements. Dans la ville déjà-là, il y a la ville en train d'à-venir. Il suffit de regarder ce qui se passe au présent, c'est-à-dire ce que nous avons en commun chaque matin, à chaque heure de notre vie en cette année 1999 dans cette contrée privilégiée de l'Occident, quand nous respirons l'air du temps. C'est d'autant plus vrai à présent que nous avons la chance de vivre une époque qui s'installe en rupture non seulement avec le siècle passé, mais aussi avec des positions millénaires de l'humanité.

\* \* \*

---

1 - Conçu pour les premiers *Rendez-vous de l'Architecture*, Paris 1997

2 - *Demeure-Maurice Blanchot*, Jacques Derrida, Editions Galilée, Paris 1998, page 83.

## ***L'émergence du Vivant***

Il nous suffit de survoler ces changements qui forment notre contexte. Rien de fondamentalement nouveau dans ce que je vais vous dire. Pourtant un sens nouveau apparaît dans ce regroupement des différents aspects de la culture contemporaine.

Ce qui émerge est un nouveau retour à la nature comme modèle. Mais ce n'est pas le retour à une nature romantique, idéalisée, champêtre, considérée comme un objet, ces idées de nature ayant alimenté les pensées anciennes. Ce qui se fait jour est une nature pensée comme expression du vivant. Dans le temps qui nous est offert cet après-midi, je vais m'attacher à ce qui s'impose comme le thème dominant de ce nouveau paradigme, c'est-à-dire la prise en compte du temps.

Hiroshima et Nagasaki, explique un autre philosophe, Michel Serres <sup>(3)</sup>, nous ont fait prendre conscience et de la fragilité de la nature, et de la fragilité de la culture, et de notre propre fragilité, puis ont fait évoluer fondamentalement notre relation au monde. Depuis lors, on s'attache aux beautés de la nature. L'environnement et l'écologie nous préoccupent. On protège, on préserve, par nécessité et par envie. C'est vrai pour l'eau, l'air, la terre mais aussi pour le patrimoine. Patrimoine, traditions au pluriel et modernité, voilà ce dont nous avons singulièrement à traiter, car le retour aux valeurs de l'histoire, qui a disqualifié le Modernisme, n'a pas pu détruire le besoin de modernité.

Un autre symptôme de ce changement ? Les sciences s'intéressent de plus en plus au vivant. La philosophie, la sociologie, l'anthropologie et la nouvelle histoire ont reconnu le quotidien, la multiplicité des temps vécus, les lieux, les mythes, la structure sociale, le corps, etc. Les sciences exactes, elles aussi, ont quitté leurs anciens modèles universels et invariants pour intégrer le mouvement, le vivant et sa dimension temporelle. Elles se sont forgées de nouveaux outils pour cela : la thermodynamique, la géométrie fractale, les structures dissipatives ou la théorie du chaos, par exemple. A la permanence, à l'analogie, à l'unité, à la continuité, à l'instant — ces intérêts d'hier — s'ajoutent les valeurs du vivant : le changement, la différence, la particularité, la discontinuité, la durée...

---

<sup>3</sup> - Selon Michel Corajoud qui fut associé à Michel Serres pour le concours du Parc de La Villette in *Concevoir Inventer Créer* sous la direction de Robert Prost, " Le temps, vu de l'horizon : dialogue sur la participation de l'architecture et du paysage au mouvement du monde " Michel Corajoud et Philippe Madec, Editions de l'Harmattan, Paris 1995, page 97.

Autre symptôme : l'idée du souci a changé (le souci de l'autre est à l'aube de mon métier). Le souci, votre souci lui-même, s'inscrit dans un nouveau rapport au monde. Nous nous sentons responsables de la difficulté d'être des autres. Plutôt qu'à la recherche de la puissance des moyens — qui marquaient les périodes passées, le souci de soi et le souci de l'autre impliquent de penser en priorité à la finalité des actions, aux fins, aux conséquences. Vous voyez les pollutions, le Sida, etc. Préoccupation et assistance, attention et vigilance : voilà où nous sommes, de plus en plus engagés dans la responsabilité, cette condition inséparable de notre humanité, cette belle tenue. Nous sommes face au devoir de précaution. Pour savoir si un acte ou un outil est de notre temps ou bien est d'hier, il faut savoir répondre à la question : est-il intéressant pour sa puissance à transformer le monde (hier) ou pour sa capacité à intégrer le monde (aujourd'hui) ? Là est le fondement de cette éthique de la vie quotidienne dont chacun ressent le besoin.

A bien y regarder, on aperçoit un liant qui agglomère et ce nouveau regard sur la nature ou la culture, et cette venue au vivant, et cette volonté d'être au monde, et ce souci de soi et d'autrui, et la responsabilité. Cet ensemble ne tient que grâce au principe de réalité à l'ordre duquel la Terre elle-même, blessée, nous a rappelé. Penser la terre et l'humanité comme une matière et une base, comme une source et une âme, comme une connaissance et une vérité, comme une objectivité que nous habitons — pas si éloignée que cela de la *Gaïa* de James Lovelock — renouvelle de fond en comble notre rapport au monde.

Ce vaste horizon n'est pas si lointain que cela. En effet, les changements dont je parle réalisent la condition par laquelle il peut être atteint ou ouvert — c'est selon —, je veux dire : l'engagement dans le lieu. L'engagement dans le lieu, auquel nous assistons chaque jour, vient d'un pacte, d'une sympathie avec lui, de la promesse d'un être là, dans l'attente, dans l'ouverture, dans la durée, dans la disponibilité, dans la possibilité qu'est la vie elle-même, dans le dialogue — comme ici aujourd'hui.

Nous avons pu faire ce chemin, invraisemblable il y a peu, car nous sommes enfin éloignés de la terrible confusion qui régnait, depuis bien longtemps, entre l'universalité et l'unité. C'est cette confusion meurtrière qui avait mené à l'universalisme et autorisé ses productions brutales et incultes, barbares. Dorénavant, nous savons qu'il y a — en même temps et au même titre — de

l'universel et du particulier, de l'en-commun et de l'en-propre, du mondial et du local, etc. Ce ne sont ni des contradictions, ni des ambiguïtés, seulement des états que nous sommes enfin capables d'apercevoir ensemble dans leur valence, comme ce "glocal", néologisme si contemporain faisant la somme de global et de local.

Il allait de soi que la venue au vivant rejetterait l'utopie, et que l'affaiblissement de la volonté d'unité allait ouvrir à la pluralité. C'est ainsi que les localités, les temporalités, les identités, les territoires, les particularités, les spatialités, les quotidiennetés deviennent des principes actifs de la culture et donc, par conséquent, du projet architectural et urbain, principes nourris au sein de la vie.

Nous cherchons moins à nous égarer vers un "Paradis Perdu" nostalgique comme les Anciens, ou vers une "Terre Promise" radieuse comme les Modernes, selon l'analogie proposée par le poète Octavio Paz. Nous ne sommes pas non plus, à la différence des post-modernes, prisonniers d'un présent angélique, en extase devant le déjà-là. Nous accédons à l'expérience la plus enthousiasmante, la plus vivante, la plus humaine finalement, celle d'un présent lourd du passé ("Surtout ne plus jamais oublier !") et chargé de macro-commandes d'à-venir. La technologie nous y aide, qui offre une nouvelle dimension à notre réalité. La cybernétique a apporté la conception d'un nouvel espace, fruit d'un autre rapport au temps qui, plutôt que dématérialiser le monde, nous a présenté une Réalité Augmentée.

Ainsi très brièvement, j'ai désigné ce qui est en train de changer, c'est-à-dire ce à quoi, par nos âges, nous sommes invités à participer. Notre travail d'architecte, d'urbaniste, de paysagiste, d'acteur de l'établissement humain consiste à en prendre conscience pour ne pas passer à côté de notre temps. Nous construisons pour autrui et pour demain, être en retard est une sorte de crime vis-à-vis de l'histoire, qui jusqu'à présent ne faisait pas l'objet de dénonciation.

\* \* \*

### ***Le projet en train d'à-venir***

Pour passer au projet architectural et urbain, je m'attacherais au couple formé par le temps et le lieu. Couple dont la recomposition modifie déjà notre manière de concevoir.

La ville dont nous héritons n'a pas été pensée du point de vue de l'écologie. Les enjeux du développement durable nous y engagent. Les premiers pas sont franchis. Nous savons concevoir des bâtiments dits H.Q.E., c'est-à-dire de Haute Qualité environnementale. Les travaux en cours concernent la conception de secteurs urbains H.Q.E., avant d'en venir à la ville H.Q.E. elle-même. Ici la France est en retard.

Le développement durable remet en selle la question de la densité de la ville. Pour l'instant chaque fois que cette question est évoquée, elle fait l'objet d'une levée de bouclier. Pourtant l'extension horizontale des villes engendre des problèmes écologiques considérables à tous les niveaux. Et l'équilibre entre territoires bâtis et territoires non bâtis reste à résoudre. Au cas par cas, la densification se produit malgré tout et les problèmes se résolvent peu ou prou : faire la ville sur la ville, réhabiliter, reconverter, réaffecter, tous les " re " appartiennent aux logiques du développement durable, comme les mutations, les extensions, les surélévations, les ouvrages en sous-œuvre, etc.

Attachons-nous aux outils du projet. Le projet urbain conçu à partir d'une certaine tradition de la forme échoue (cela dépend des échelles) quand elle cherche à prendre en charge la complexité des enjeux urbains contemporains, notamment métropolitains. Loin du plan liché, de l'objet magnifique et célibataire, nous travaillons maintenant sur des logiques et des frontières floues, dans la fragmentation. Nous en sommes donc venus à penser et à produire la ville à partir de processus, de stratégies programmatiques, de possibilités d'échange et de hiérarchies établies comme des potentiels. Ces stratégies peuvent se répandre à l'échelle du territoire (là, l'apport du paysage à la pensée de la ville est considérable) ou à l'opposé elles peuvent se développer en une dissémination de micro stratégies.

On pense aussi à l'humble, aux événements ordinaires et à la justesse — pas si simple. La valeur d'usage, non plus comme l'expression d'une fonction mais comme un aspect du quotidien, trouve aussi un nouveau développement. Nous sommes enclins à nous intéresser à la diversité de la demande et à sa variation, à rechercher des méthodologies visant à la complexité et à la programmation multiple.

Le projet urbain n'est plus seulement un projet de lieux, mais un projet de temporalités. Nous cherchons à assumer la temporalité multiple de la métropole, la simultanéité de la durée et de l'instant mélangés. Et pour ce faire nous nous

sommes éloignés des styles, des impressions parce que, pour opérer sur l'espace par le temps, il ne faut ni idée préconçue ni idéologie, mais plutôt accepter ce qui est en train d'à-venir, avec vigilance, avec précaution.

En outre, la temporalité de la métropole n'est plus le modèle qui prévaut sur le territoire. La métropole, elle-même, n'est plus le modèle dominant. Elle est une possibilité parmi d'autres, toujours fascinante bien sûr. La temporalité des campagnes ou des bourgs est valorisée ; on cherche non seulement à vivre dans des localités qui nous plaisent mais aussi dans des temporalités qui nous conviennent.

Quant à l'espace public qui a perdu sa fonction politique de rassemblement quotidien, il ne suffit plus pour structurer les territoires urbains. Les citoyens recomposent des territoires, parallèlement aux structures spatiales institutionnelles. On nous demande aujourd'hui d'accompagner, de mettre en espace des pratiques événementielles qui tissent une ville autre que celle des rues et des places. Des événements qui en se ritualisant et/ou en étant relayé par Internet engagent une autre durée. On est amené à miser sur des micro investissements étalés dans le temps, qui se nourrissent des interstices, des ambiances, des coins et des recoins, des délaissés.

Autre relation au temps, et non des moindres : l'espace cybernétique. C'est l'espace d'aujourd'hui, celui auquel nous nous référons. Dans cet espace, il n'y a ni jour ni nuit ni saison ni année, il possède sa propre unité de mesure qui n'est pas basée sur le soleil mais sur les impulsions internes à la technologie. Dans cet espace, il n'y a pas de loin ou de proche, il n'y a que du simultané. Cet espace ne vient pas remplacer l'espace fait des quatre dimensions, les trois dimensions du volume plus celle du temps. Non, il s'ajoute. Au point que, plus encore, le temps du repos et le temps libre sont devenus indispensables à l'aventure du monde contemporain tant il s'est complexifié, tant il sollicite notre vie. Ils y préparent. Ils la rendent possible.

En ce sens le logement reste un enjeu majeur, auquel il manque toujours la pièce supplémentaire, la pièce sans fonction, la pièce en attente de ce qui peut se passer. Il est le lieu paisible, qui n'est plus marqué aux fers des naissances, qui n'est plus celui de la mort des anciens, qui n'est pas forcément celui de l'Histoire, mais juste celui de notre histoire, de notre présence, de notre expérience du

quotidien. Grâce à ce lieu-là, nous pouvons nous projeter dans l'aventure de la vie, par toutes les baies que l'époque n'en finit pas de nous offrir, ces fenêtres qui s'élargissent toujours, ces écrans de télévision et d'ordinateur qui nous déploient à l'infini, ces câbles électriques, numériques, optiques et bientôt noirs qui étendent notre condition, et toujours par ces portes qui nous préservent tout en nous invitant à sortir, pour faire les courses... ou pour aller vers cette friche gentille comme disait cette Rennaise participant au Forum, friche désirable au détour de la rue...

\* \* \*

Ce passage au Vivant, avec l'intérêt incident pour le temps et les usages, cet attachement aux lieux et à l'ordinaire, ce désintéressement pour l'objet et ce goût pour l'écologie forment les conditions à l'intérieur desquelles nous concevons aujourd'hui la ville. Plus que jamais nous sommes amenés à admettre que l'établissement humain est une pensée à l'œuvre, pensée de la vie et de la matière réunies, idéalement partagée.

Il nous reste — trop humains que nous sommes, à la fois fascinés et méfiants — à nous garder du retour en force de la technologie et de ses agents, qui instrumentent aujourd'hui — avec tant de pertinence — la relation de l'homme avec ce qui lui reste de nature — après que la technologie et ses agents l'aient détruite avec tant de violence. A nous de ne pas oublier, au cœur même de l'action, de rejoindre cet autre philosophe, Martin Heidegger <sup>(4)</sup> qui, dès l'après-guerre, mettait en garde contre le flot montant de la technique et revendiquait l'effet de résistance de la pensée méditante face à la pensée simplement calculante, et surtout la nécessité d'une vigilance constante.

---

<sup>4</sup> - Se reporter notamment à "Sérénité" in *Questions III*, Martin Heidegger, Editions Gallimard, Paris 1966